

En Afrique, les troupeaux d'animaux domestiques et d'herbivores sauvages se côtoient souvent sur les mêmes pâturages.  
En haut, troupeau de chèvres conduites par des bergers Masaï; à l'arrière plan, quelques gnous. Ambaseli, Kenya, août 1972.  
En bas, troupeau de gnous dans le Masaïland, dans le sud du Serengeti, août 1972.

Photos J.CI. RUWET

## Le sort des rhinocéros d'Afrique : tragédie à l'échelle d'un continent\*

par  
Bernard DE WETTER\*\*

Violent, dangereux, agressif, vicieux : les qualificatifs ne manquent pas pour désigner les rhinocéros. Une telle réputation, qui fut savamment entretenue pendant des dizaines d'années par les récits des grands chasseurs, est cependant injustifiée. Certes, les rhinocéros ont leur caractère : ils sont quelquefois irascibles, et leurs réactions demeurent toujours imprévisibles. Mais ils n'ont cependant rien de ces monstres agressifs qui n'existent somme toute que dans l'esprit des hommes, lorsque ceux-ci accablent les animaux afin de mieux justifier leur propre penchant pour la cruauté et la violence...

Les rhinocéros : animaux surprenants, anachroniques, bizarres, sont les derniers descendants d'une lignée ancienne, les seuls survivants d'une famille qui connut ses heures de gloire à une époque où l'homme n'existait pas encore. Fossiles vivants, rescapés de la préhistoire, témoins d'une époque révolue, les rhinocéros ont, intacts, traversé les âges. L'évolution a fait d'eux des machines parfaitement adaptées au monde dans lequel ils vivent. Mais l'évolution n'a pu les mettre à l'abri de la convoitise des hommes.

100 000 rhinocéros noirs vivaient encore en Afrique il y a quelques dizaines d'années seulement : il en reste moins de 3 500 aujourd'hui, et le braconnage démentiel qui a déferlé sur la majorité du continent est peut-être en train de leur porter l'estocade finale. Quant au rhinocéros blanc, l'autre espèce présente en Afrique, ses effectifs actuels ne représentent plus que l'ombre de ce qu'ils étaient au siècle passé.

Bien plus sans doute que le fait même de leur déclin, ce sont les causes profondes de celui-ci qui paraissent inacceptables. Les rhinocéros n'entrent nullement en conflit avec les activités de l'homme, ne représentent aucune menace pour celui-ci. Ils disposent par ailleurs de suffisamment d'espace encore pour pouvoir prospérer dans la plus grande partie de leur aire de répartition. S'ils disparaissent, c'est uniquement parce qu'ils sont

\* D'après une conférence présentée le 25 avril 1989 à la tribune de l'Association des Amis du Musée de Zoologie et de l'Aquarium universitaires « Faune-Education-Ressources naturelles » (FERN), grand Auditorium, Institut de Zoologie de l'Université, quai Van Beneden, 22, B-4020 Liège.

\*\* Bernard DE WETTER, journaliste et naturaliste indépendant, a visité tous les pays d'Afrique où subsistent des rhinocéros. Il prépare un ouvrage de synthèse sur la situation de ces animaux. Il est l'animateur d'une campagne d'information, soutenue par le WWF et la CEE, sur la conservation des rhinocéros africains. Adresse de l'auteur : rue Leys, 35, B-1040 Bruxelles. Compte « Sauvons les rhinos » : 310-0596443-76.

massacrés en grand nombre, et ceci pour des motifs particulièrement futiles, puisqu'il s'agit ni plus ni moins que de perpétuer des traditions, des croyances solidement incrustées dans la mentalité de certains peuples.

La cause de tous les malheurs pour les rhinocéros, ce sont les cornes qu'ils arborent sur le devant de la tête. Celles-ci ne sont pas soudées au squelette de l'animal : elle ne sont en fait rien de plus qu'un agglomérat de kératine, c'est-à-dire une matière comparable aux ongles de nos doigts ou aux sabots des chevaux. Elles sont cependant avidement convoitées dans certaines parties du monde : en Extrême-Orient, elles sont prisées en tant que médicament aux pouvoirs multiples et presque magiques (mais dont l'inefficacité réelle a aujourd'hui été démontrée scientifiquement), tandis qu'au Yémen, on les utilise pour fabriquer les crosses des poignards traditionnels, les « djambiahs », que se doit de porter tout Yéménite mâle qui se respecte.

Les démêlés des rhinocéros avec l'homme ne datent pas d'hier : depuis des milliers d'années, ces animaux ont été convoités par l'être humain, qui lui a attribué des vertus surnaturelles : au Moyen-Âge en Europe, ne l'a-t-on pas confondu avec la licorne, cet animal mythique ? L'intérêt de l'homme envers les rhinocéros a laissé des traces tout au long de l'histoire.

Les cornes de rhinocéros étaient largement utilisées au début de l'ère chrétienne dans la Chine impériale : façonnées par des artisans de renom, elles étaient transformées en objets ornementaux, réservés aux nantis de la société. La plupart des cornes travaillées en Extrême-Orient à l'époque étaient cependant transformées en coupes sculptées, qui servaient uniquement de pièces de collection. Par la suite, les coupes servirent principalement à détecter la présence de poison répandu dans un breuvage : la pratique de soumettre les boissons à l'épreuve de la corne se répandit en Extrême-Orient, en Europe, et même dans certaines régions d'Afrique. Mais les cornes de rhinocéros furent de tout temps utilisées principalement dans le domaine de la médecine. Les Européens leur attribuèrent des vertus curatives pendant plusieurs centaines d'années. Cependant, c'est en Asie que l'emploi de la corne de rhinocéros dans la médecine traditionnelle fut le plus répandu. Panacée universelle, ou presque, la corne était considérée posséder (et posséder d'ailleurs toujours) des effets curatifs contre une panoplie de maux aussi divers que la fièvre et les migraines, les intoxications alimentaires ou les morsures de serpent ! Seuls les Gujaratis de l'Inde orientale cependant attribuèrent à la corne de rhinocéros des pouvoirs aphrodisiaques.

Le commerce des cornes de rhinocéros était déjà une entreprise florissante dans une certaine partie de l'Afrique bien avant l'arrivée des Blancs. Déjà dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les arabes entretenaient des relations avec les ports africains de la Mer Rouge, et les cornes, collectées à l'intérieur du continent, étaient exportées vers les ports arabes et indiens, d'où elles continuaient ensuite vers la Chine. Les échanges commerciaux entre l'Afrique et l'Orient se perpétuèrent au cours des siècles, via les cités portuaires de la Mer Rouge et de l'Océan Indien. Les Anglais et les Allemands, qui se partagèrent l'Afrique de l'Est au siècle passé, continuèrent le commerce des cornes de rhinocéros. On estime que durant la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, une moyenne de onze tonnes de cornes étaient exportées annuellement, ce qui représente la mort d'au moins 170 000 animaux !

La valeur de la corne augmenta régulièrement tout au long du 20<sup>e</sup> siècle. La vente de cornes de rhinocéros et d'ivoire devint un monopole d'Etat en Afrique de l'Est et du Sud après l'indépendance : à la fin des années soixante, la corne se vendait 30 £ le kilo. Mais ce chiffre allait décoller quelque dix années plus tard, et ne cesserait par la suite de grimper en flèche pour atteindre des sommes astronomiques. Plusieurs facteurs furent à l'origine de cette flambée des prix, dont le principal fut l'entrée en scène d'un nouvel acheteur dans les années soixante-dix : le Yémen. Le Yémen du Nord était demeuré pendant des décennies une nation particulièrement pauvre et complètement coupée du reste du monde ; mais au terme d'une guerre civile sauvage qui le dévasta pendant plus de huit ans, le pays s'ouvrit à l'aide internationale. Parallèlement, de très nombreux Yéménites parti-

rent travailler sur les champs pétrolifères d'Arabie Saoudite au début des années soixante-dix. Les sommes considérables de devises rapportées par ces travailleurs propulsèrent l'économie du pays, et permit à des acheteurs toujours plus nombreux de s'offrir un luxe jusqu'alors réservé à l'élite de la société : un poignard au manche sculpté dans une corne de rhinocéros... A la fin des années soixante-dix, un géographe américain, Esmond Bradley Martin, mit en évidence le rôle joué par le Yémen du Nord dans la disparition des rhinocéros en Afrique : ce petit pays de moins de six millions d'âmes absorbait à lui seul non moins de 50 % du volume total du trafic des cornes de rhinocéros africains !

Personne n'a jamais su et ne saura combien de rhinocéros peuplaient l'Afrique au moment où les premiers explorateurs blancs mirent pied sur cette terre jusqu'alors inconnue. Mais les récits des premiers voyageurs abondent en rencontres avec des rhinocéros, et il n'était pas rare d'en rencontrer 60 ou 80 exemplaires en une seule journée de marche. Avec le développement des structures coloniales débuta l'âge d'or des grands chasseurs : dès la fin du siècle passé, la faune d'Afrique exerçait un attrait irrésistible sur les porteurs de fusil de tous horizons. Les rhinocéros, grosses bêtes placides et peu méfiantes, handicapées par leur vue médiocre, constituaient des cibles de premier choix.

L'homme blanc se livra à un véritable carnage, particulièrement en Afrique du Sud. Le rhinocéros blanc fut le premier à se ressentir des effets de cette chasse abusive : en 1890, l'espèce avait pour ainsi dire disparu dans le sud du continent. En 1890, un groupe de six sujets fut cependant aperçu au Natal, et pour la première fois, des mesures de protection allaient enfin être prises en faveur de ces animaux : la chasse fut interdite, et une réserve allait bientôt être créée en vue de leur protection. Dans le centre de l'Afrique, le rhinocéros blanc faisait déjà l'objet d'une exploitation bien avant l'arrivée des Blancs, mais ceux-ci s'associèrent bientôt aux marchands arabes à la recherche de rhinocéros, notamment au Tchad.

Plus nombreux et moins facile à localiser que son cousin blanc, le rhinocéros noir parvint à se maintenir plus longtemps ; mais ses effectifs ne cessèrent cependant de baisser pendant toute la première moitié du vingtième siècle, et déjà dans les années quarante, l'espèce était devenue très rare dans certains pays, tels le Tchad, l'Ethiopie et la Somalie. Ailleurs par contre, l'entre deux guerres marqua une période de répit pour les rhinocéros, et ce fut bien plus la mise en culture de nouvelles terres que la chasse qui diminua leurs effectifs.

Au début des années cinquante, si les rhinocéros avaient donc disparu dans une partie de leur aire de répartition, leur avenir en tant qu'espèces n'était cependant nullement menacé. En Afrique du Sud, le rhinocéros blanc connaissait au contraire un renouveau spectaculaire. Mais la fin des années de répit ne devait plus tarder... Déjà dans les années cinquante, on assista à une recrudescence du braconnage dirigé contre les rhinocéros, une tendance qui ne fit que s'accroître par la suite un peu partout en Afrique. Au début des années soixante-dix, les armes traditionnelles furent de plus remplacées par un équipement moderne et redoutable : carabines de chasse et fusils automatiques. Une véritable vague de braconnage se mit à déferler sur l'Afrique, éliminant sur son passage les rhinocéros d'un pays après l'autre. Ceux-ci avaient pour ainsi dire disparu d'Ethiopie, de Somalie, du Tchad, du Soudan, d'Angola, du Mozambique et d'Ouganda à la fin des années soixante-dix.

L'Afrique de l'Est fut frappée de plein fouet également : le Kenya, qui comptait encore 20 000 rhinocéros noirs en 1970, n'en abritait plus que 500 quinze années plus tard. La lèpre du braconnage gagna ensuite la Tanzanie et la Zambie voisines, et les rhinocéros y furent décimés en quelques années. La République Centrafricaine fut longtemps considérée comme un bastion sûr pour les rhinocéros. Mais en 1983, des membres du gouvernement Bokassa prirent soudain conscience du potentiel fabuleux que représentaient les cornes des quelque 3000 rhinocéros que comptait le pays : le massacre fut mené avec une efficacité inouïe, et 99 % des rhinocéros de Centrafrique furent anéantis en quelques mois seulement...

Un seul pays abritait encore plusieurs milliers de rhinocéros en 1984 : le Zimbabwe, l'ancienne Rhodésie du Sud de l'ère coloniale britannique. Mais cette année, les tueurs de rhinocéros tournèrent leurs regards vers cet ultime bastion : les premières incursions de braconniers furent enregistrées en décembre 1984, et le pays dut rapidement faire face à une véritable invasion de braconniers bien organisés, puissamment armés et particulièrement agressifs, opérant au départ de la Zambie voisine.

Là où la situation politique le permettait, des efforts toujours plus intenses furent menés en vue d'assurer la protection des rhinocéros. Mais la lutte antibraconnage et le renforcement des moyens de surveillance ne purent cependant empêcher les tueurs de perpétrer leurs méfaits, même dans les sites les plus fréquentés.

Le Kenya se vit bientôt contraint de rassembler la majorité de ses quelque 500 rhinocéros rescapés dans des sanctuaires spéciaux créés à leur intention. Dès 1985 fut appliqué un plan national de sauvetage des rhinocéros, et des travaux d'aménagement furent entrepris en vue de doter cinq parcs nationaux de sanctuaires. Véritables forteresses, ces sanctuaires sont entourés d'une clôture haute de trois mètres, électrifiée à 5000 Volts, et munie de systèmes d'alarme électroniques. Ils sont surveillés en permanence par des gardes qui parcourent jour et nuit le périmètre de la clôture, le long de laquelle sont installés des postes de patrouille à des intervalles de quelques kilomètres. Cinq parcs nationaux ont été désignés pour héberger un tel sanctuaire, dont la superficie varie de 2 500 à 22 000 hectares : Nakuru, Nairobi, Meru, Tsavo et Aberdares; quatre ranches privés, qui détiennent plus d'un tiers des rhinocéros du Kenya à l'heure actuelle, ont également été inclus dans la stratégie nationale de sauvetage de ces animaux...

Plus de 1000 rhinocéros blancs peuplaient le Parc national de la Garamba au Zaïre à l'heure de l'indépendance; mais il n'en restait plus que 14 en tout et pour tout lorsque fut lancé un ambitieux programme de sauvetage de ces animaux en 1984. Financé par l'UICN, la Société zoologique de Francfort et l'UNESCO, le projet de réhabilitation du Parc national de la Garamba mène depuis 1984 une surveillance attentive autour des rhinocéros blancs, dont le nombre est remonté depuis à 22 unités : les ultimes survivants d'une population jadis florissante qui comptait plusieurs dizaines de milliers d'animaux, répartis sur un vaste territoire couvrant le Tchad, la République Centrafricaine, le Soudan, le nord du Zaïre et de l'Ouganda.

Dès les premières attaques des braconniers dans la Vallée du Zambèze, en Zimbabwe, le gouvernement s'engagea dans une lutte de grande envergure pour sauver ses rhinocéros. Mais en dépit des efforts absolument remarquables consentis par ce pays, les rhinocéros noirs de la Vallée du Zambèze furent décimés par centaines. En 1985, le Département des parcs nationaux entreprit donc de capturer un maximum de rhinocéros dans la Vallée du Zambèze, afin de les relâcher dans d'autres sites situés loin des frontières, où ils demeurent à l'abri des tueurs. Plusieurs centaines de rhinocéros ont d'ores et déjà fait l'objet de telles mesures, tandis que se poursuivait dans la vallée du Zambèze la guerre du rhinocéros, une guerre qui sacrifie chaque année chez les gardes des dizaines de vies humaines...

Les efforts entrepris au Kenya, au Zaïre et au Zimbabwe constituent probablement la dernière chance de survie des rhinocéros en Afrique. Tant que durera le projet de réhabilitation du Parc national de la Garamba, il est permis d'espérer que les derniers rhinocéros blancs d'Afrique Centrale survivront, et pourront se multiplier lentement. Si les forteresses du Kenya parviennent à remplir leur rôle, elles permettront à un important noyau de reproduction du rhinocéros noir de se maintenir durant le temps nécessaire. Aussi longtemps que la lutte anti-braconnage sera menée avec autant de vigueur dans la vallée du Zambèze, les braconniers ne pourront s'attaquer aux populations de rhinocéros du sud de l'Afrique, où les deux espèces jouissent aujourd'hui encore d'une protection exemplaire. Quelques petites populations de ces pachydermes survivent au Botswana, en Namibie, au Malawi et au Swaziland. L'Afrique du Sud est désormais le dernier pays d'Afrique où les rhinocéros des deux espèces sont en augmentation constante.

Pour que ces efforts de la dernière chance réussissent, pour que les rhinocéros n'aient pas rejoint les dinosaures dans les musées dans un avenir proche, il faut absolument que leur sort soit connu du monde entier. Il faut à tout prix que l'opinion publique mondiale dans son ensemble soutienne les gouvernements et les organisations internationales de conservation de la nature qui luttent pour arracher les rhinocéros d'Afrique à l'extinction totale. Il faut que le monde entier fasse pression sur les quelques rares nations qui favorisent encore d'une manière ou d'une autre la disparition des rhinocéros, en abritant les braconniers ou en facilitant les filières du trafic international des cornes. Il faut donner le temps nécessaire à ceux qui tentent de changer les mentalités des « consommateurs » de rhinocéros. Tous, nous pouvons — et devons — y participer. A l'heure où la « prise de conscience » écologique est devenue un phénomène universel bien plus qu'une simple mode passagère, il est aberrant, inacceptable et impensable que des animaux aussi prestigieux que les rhinocéros en arrivent à disparaître pour de futilles motifs de superstitions douteuses, pour le plus grand profit matériel d'une minorité infime de malfaiteurs sans scrupules, au détriment d'un patrimoine irremplaçable de l'humanité tout entière...

Les rhinocéros ont souffert de toutes les méprises. Ils ont occupé, ils occupent encore une place ambiguë dans l'esprit et la culture de peuples aussi différents les uns des autres que les Chinois, les Arabes, les Indiens ou les Zoulous.

Depuis des millénaires, les rhinocéros ont exercé une fascination mêlée de superstition et de crainte sur l'homme. L'homme, qui tout en leur conférant des qualités surnaturelles, a de tout temps cherché à les éliminer. Comme si l'existence des rhinocéros lui paraissait insupportable, parce que ces créatures étranges ont, peut-être, le pouvoir de ramener l'espèce humaine à sa juste dimension, à sa juste place. Les rhinocéros sont là pour nous rappeler que la vie sur Terre n'a pas commencé avec l'apparition de l'homme...

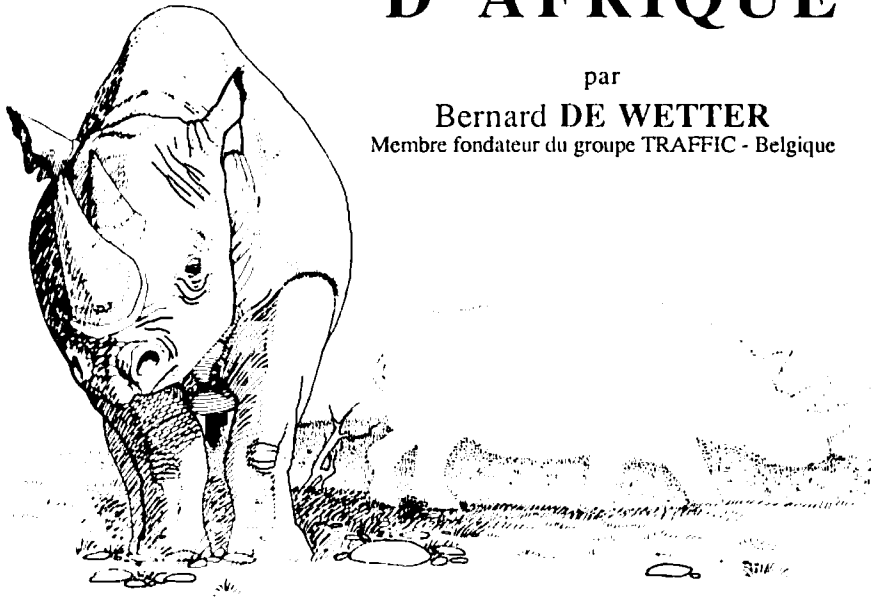
S'ils venaient à disparaître, le monde n'en cesserait sans doute pas de tourner. Mais la nature d'Afrique, avec ses merveilles de couleurs et de formes, serait-elle encore la même sans les rhinocéros ? S'il s'avérait impossible de sauver des animaux aussi prestigieux que les rhinocéros, quelles chances de survie auraient encore les milliers d'autres espèces menacées de par le monde, animaux moins connus voire insignifiants, sans parler des plantes ? Quel espoir aurait-on encore de sauvegarder des communautés naturelles intactes et tous les êtres qui les composent, mammifères, oiseaux, poissons, insectes et autres invertébrés, des plus visibles aux plus discrets, des plus imposants aux plus anodins, des plus populaires aux moins aimés, des plus célèbres aux plus ridicules, et sur lesquels, sans aucune exception, reposent pourtant les fondements mêmes de la vie sur notre planète ?

Dans quelques rares sanctuaires, les derniers rhinocéros d'Afrique vivent encore leur vie paisible, insouciant, au rythme des jours et des nuits, des saisons et des années, comme ils l'ont fait depuis toujours et pourraient le faire encore jusqu'à la fin des temps. A condition que l'homme leur en laisse la chance...

# LES DERNIERS RHINOCEROS D'AFRIQUE

par

**Bernard DE WETTER**  
Membre fondateur du groupe TRAFFIC - Belgique



## CONFERENCE / FILM

Dans le cadre d'une campagne internationale de récolte de fonds menée avec  
l'appui du W.W.F. et de la Commission des Communautés Européennes

**MARDI 25 AVRIL 1989 À 20 H**  
au grand Auditorium de l'Institut de Zoologie  
Quai Van Beneden, 22 - 4020 Liège

*In memoriam :*

**Konrad LORENZ**

Vienne : 1903 — 1989

Il y a peu, nous déplorions le décès de Niko TINBERGEN (voir *Cahiers d'Ethologie*, 1988, 8 : 479-481), à qui j'avais consacré en 1984 une analyse de son oeuvre (*Ibidem*, 4 : 149-156). Au début de cette année, c'est le décès de Konrad LORENZ qui a endeuillé l'éthologie, qui perd ainsi, après Karl Von FRISCH en 1982 et TINBERGEN en 1988, son troisième et dernier titulaire du prix Nobel de Médecine et de Physiologie dont ils avaient été proclamés conjointement lauréats en 1973. Cette distinction avait décuplé leur popularité et avait propulsé l'éthologie sur le devant de la scène. Si la disparition de TINBERGEN fut mentionnée par des articles de presse, celle de LORENZ eut plus d'écho encore dans la presse, à la radio et à la télévision. C'est que Konrad LORENZ était une figure charismatique, passionnante et passionnée; il ne laissait personne indifférent. Cette célébrité, dont il ne se défendait pas, et sa popularité, qu'il alimentait par son besoin de communiquer et d'expliquer via de nombreux ouvrages de vulgarisation, tâche dont il ne laissait le soin à personne d'autre, firent aussi de lui une personnalité controversée.

LORENZ était en effet animé du souci de mieux comprendre le comportement humain. Considérant la phylogénie comme outil de réflexion et argument directeur, il pensait que l'évolution s'applique aussi à nos aptitudes cognitives et avait développé ce que l'on appelle la «biologie de la connaissance». Analysant par ailleurs les effets pervers de la domestication sur les espèces animales, il pensait que les civilisations conduisent l'homme à une domestication de plus en plus poussée de son espèce. Or, dès que l'on fait référence à l'évolution et à des modèles inspirés de la nature, on s'expose à être accusé d'assimiler ce qui relève de la nature, et cela seulement au modèle idéal à imiter en tout. Or, une compréhension restrictive de l'évolution et de la nature conduit à ne voir celle-ci qu'en termes de sélection du plus fort et de compétition pour survivre. On sait que les écologistes ont montré que dans la nature tout est interdépendance, et que les éthologistes ont découvert de multiples exemples de mutualisme et de coopération. On imagine toutefois l'usage que l'idéologie nazie pouvait faire d'une conception restrictive des lois de la nature. Si pour LORENZ, comme le souligne fort opportunément un de ses disciples